

LES HOMMES

Après une longue période de paix, lorsque la guerre éclata brusquement, la question la plus angoissante peut-être est celle des hommes qui vont être chargés de diriger les efforts du pays.

Aurons-nous, se demande-t-on, des hommes de décision, de caractère, capables de subordonner tous les intérêts, même les leurs, à celui de la patrie?

Au début de la guerre, il serait bien difficile de choisir ces hommes ailleurs que parmi ceux qui sont, ou qui ont passé au pouvoir, et parmi les officiers généraux occupant les hautes situations de l'armée. Les fonctions élevées qu'ils ont remplies, les choix dont ils ont été l'objet peuvent être considérés comme une garantie de leur intelligence, de leur habileté, de leur expérience... Mais on ne sait pas grand-chose au sujet de ces autres qualités, qui jouent cependant le rôle prépondérant, au milieu des événements imprévus, troublants, de la guerre: le sang-froid, la perspicacité permettant de deviner le moment d'agir est arrivé, le caractère faisant oser déclencher les forces confiées par la nation.

Ces hautes et précieuses qualités ne se manifestent que dans l'action. Les hommes au pouvoir peuvent les avoir, comme ils peuvent en être privés. Et la chance, qui intervient dans toutes les opérations de la vie, se manifeste aussi dans la désignation des hommes auxquels vont être confiées les destinées du pays.

L'histoire est là pour montrer que, pour le même peuple, il y a des hauts et des bas, à cet égard. En 1870, nous étions dans la mauvaise veine. L'Empereur était malade. Désigné par l'opposition, ses ministres désignèrent Bazaine comme chef des armées, puis firent marcher sur Sedan, à son corps défendant, l'héroïque Mac-Mahon. Quand l'empire croula sous l'émeute du nouveau gouvernement ne sut pas, comme le proposent certains généraux, aguerri tout d'abord, derrière des tranchées, ses nouvelles et nombreuses recrues il préféra les grandes batailles tapageuses, les plans de campagne impressionnants. Les hommes de caractère, à inspirations sages, pondérées, nous ont fait défaut.

Aujourd'hui, nous sommes dans une tout autre veine. Le général Joffre avait été à même, grâce à d'heureuses circonstances, de se préparer complètement à son grand rôle. Il a été le premier de nos futurs généralissimes à avoir entièrement dans la main, pendant trois ans, tous les rouages de l'armée concourant à la préparation de la guerre, sans oublier les importants services de l'arrière qu'il connaissait déjà à fond. En même temps, il a pu diriger magistralement plusieurs manœuvres d'armées... La préparation était excellente. Les autres qualités n'ont pas tardé à se manifester au cours des opérations de la guerre: le sang-froid, l'énergie, l'habileté manœuvrière pendant la retraite de Belgique le coup d'œil, le caractère, au moment de la victorieuse bataille de la Marne la perspicacité, l'indomptable ténacité pendant la longue, pénible guerre de siège à laquelle nous condamnons actuellement les événements. Et n'est-ce pas aussi une chance des plus heureuses pour le pays que d'avoir eu à la tête de nos armées, dans cette guerre particulière, si dure, si pénible, un officier général éminent, venu du génie, du corps spécial voué à ce genre de guerre, dont les hautes qualités ont su nous épargner les imprudences, les imprudences saugrenues comme celles qui ont été commises par les Allemands, et qui leur ont fait laisser sur le terrain, devant nos valeureux soldats, "des mers de cadavres".

Les lieutenants du général Joffre, qui maintenant sont tous de son choix, se secondent merveilleusement, si l'on en juge par les communiqués officiels si brefs, si discrets—trop discrets; car si, de temps en temps, ne paraissent pas des promotions aux hautes dignités de la Légion d'honneur, ou de brillantes citations à l'ordre des armées, nous connaîtrions à peine les noms déjà si glorieux cependant des généraux Foch, de Castelnuovo, de Maud'huy, d'Urbal, Dubail, Sarraill, de Langlé de Cary, Franchet d'Espèrey, Maunoury...

Grâce à ce haut commandement d'élite, l'armée n'est pas seulement pleine d'entrain et de dévouement, elle a dans ses chefs la confiance qui double la valeur des troupes.

D'un autre côté, on peut être certain que notre gouvernement saura veiller avec soin à ce que rien ne vienne troubler le calme, le sang-froid, la liberté d'esprit, l'entière initiative dont a besoin notre généralissime.

La question angoissante des hommes a été bien résolue. La guerre va se poursuivre, comme elle a commencé, glorieuse, majestueuse, au milieu des actes de vaillance, d'héroïsme de nos valeureux soldats, qu'on ne saurait trop admirer devant notre peuple debout, tout entier, pour le devoir uni, oubliant ses anciennes divisions pour ne songer qu'à la patrie...

Comment ne pas voir, et à bref délai, le succès final, complet?

GENERAL ZURLINDEN.

CE QUE DISENT LES JOURNAUX FRANÇAIS

La neutralité armée de l'Italie.

Les journaux insistent sur la signification du discours de M. Salandra à la Chambre italienne:

"L'Italie de l'époque héroïque, dit le 'Gaulois', qui depuis le début de la guerre attendait son heure frémissante, impatiente, semble prête à rompre les barrières d'une neutralité dans laquelle elle étouffe. Elle s'est levée et accourt prête à défendre la civilisation latine, la liberté des puissances méditerranéennes. La proclamation de la guerre sainte et la déclaration de la guerre de la Turquie devaient l'entraîner directement en menaçant la Lybie et la Cyrénaïque."

"L'Echo de Paris" écrit: "Les déclarations de M. Salandra auront certainement un grand retentissement en Italie et à Rome, car elles prouvent que la neutralité, comme l'a déclaré le président du conseil, ne suffit plus à garantir les intérêts italiens. L'impression générale est que la politique italienne va entrer dans une nouvelle phase."

Les deux Flandres.

M. Henri de Régnier, de l'Académie française, les décrit en ces termes dans "Excelsior": "La race flamande est, par nature, active et forte, mais sa force se fait volontiers patiente et son activité laborieuse. Elle tient à tirer de son travail le fruit d'une vie régulière et bien établie. Elle met volontiers dans le bien-être le prix de son effort. De tout temps, les Flandres furent matérielles et prudentes. Sachant jour du jour, elles voulaient sauvegarder le lendemain. Elles aimaient la monotonie de la sécurité. Le sens de la vie bourgeoise y fut toujours remarquable et si fort que, pour s'en procurer le bienfait, ce peuple pria à ce but sa fougue native, une certaine rudesse sanguine qui est en lui, et ce fut dans ce desir commun que les deux instincts du tempérament national troublèrent leur point de contact et d'équilibre. "Mais ce double tempérament, en son accord, continua à coexister chacun à part. Il a créé comme deux

Flandres: l'une économe, probe, minutieuse; l'autre éphémère, joyeuse, plantureuse. Les villes y étaient l'image même de cette dualité. Certaines y semblaient admirablement propres à cette existence sage et sédentaire, si conforme à un certain goût flamand. Avec leurs rues solitaires, leurs maisons bien construites, un air de paix répandu partout, elles étaient comme engourdies dans un rêve modeste où le désir se borne à ce qu'il peut atteindre et où le bonheur se contente d'être heureux.

"Où mieux passer les durables loisirs d'une vie calme que le long des canaux de Bruges ou de Gand? L'âme flamande y vivait en ce qu'elle a de mesuré et de modique. C'était ailleurs qu'il fallait chercher ce qu'elle porte en elle de vigoureux et d'énergique. C'était au port d'Anvers, aux usines de Liège qu'on en trouvait le spectacle. Là, tout était mouvement et rumeur. C'était là que grondait l'esprit des vieilles Communes, leur instinct de révolte et de colère qui s'est réveillé si magnifiquement devant la menace de l'invasisseur."

Pour les Réfugiés.

De M. Lucien Hubert, sénateur des Ardennes, cet appel dans le Journal: "Ceux qui ont vu le lamentable exode des Belges et des Français chassés par l'invasion en gardent le désolant souvenir.

"Sur ces routes de l'Est et du Nord, où le travail avait édifié la prospérité, où la nature avait étalé le charme des paysages divers et riches, toute une population est partie en longues théories.

"A peine vêtus, la poche vide, les yeux pleins du désastre de leur foyer, préparés depuis de longs jours à la fuite par les récits colportés d'atrocités inouïes, façonnés aussi par le passé à la ruine de leurs efforts, ils ont fait appel au cœur généreux et à la justice de la France entière.

"En dehors des pertes matérielles que la solidarité nationale effacera, rien ne peut remédier aux misères sentimentales et profondes de la destruction des plus chers souvenirs, aujourd'hui abolis. "La maison se reconstruit; le foyer avec toutes ses histoires du passé ne se rebâtit jamais! Il faut que la France unanime songe à ces douloureuses ruines. Elle se doit d'en tenir compte à ceux-là qui auront donné leur sol pour berceau à la victoire.

"La France qui souffre moins doit sa consolation à la France qui a tant souffert."

En Souvenir de Vauban.

M. Georges Montorgueil écrit dans l'Éclair:

"Comment le nom de notre grand Vauban ne s'imposerait-il pas à notre pensée, quand il est écrit partout sur le front fortifié du Nord et de l'Est, et dans ces régions de Flandres où la défensive-offensive allemande ne fait, en somme, que reprendre un des thèmes favoris de ce prodigieux remueur de terre?"

"Les Allemands, et c'est dans leur commune façon, ont adapté à l'art de la guerre les méthodes des autres, avec plus de persévérance que de génie; ils mettent leurs grosses bottes dans les pas de Vauban, mais ce Vauban était de chez nous, et des que nos soldats ont vu la tactique, ils n'ont eu aucun effort à faire pour comprendre ce que, de la part de l'illustre maréchal du grand siècle, notre Joffre leur demandait."

Les Naturalisations.

M. Fernand Gohier, dans le "Journal", étudie à fond ce grave problème et nous en présente les solutions suivantes, qu'il juge nécessaires: "Il y a des années que je proposais précisément ce que demandent aujourd'hui les Ligues anti-allemandes et quelques mesures complémentaires: to que les naturalisations octroyées en

vertu de la loi de 1889 fussent révisées par des magistrats bien français; — 2o que tout étranger condamné pour crime ou délit fut expulsé à l'expiration de sa peine (ils devraient l'être, mais ils ne le sont pas); — 3o que tout étranger naturalisé perdît le bénéfice de sa naturalisation par une condamnation équivalente; — 4o que toute naturalisation pût être rapportée, que tout étranger pût être expulsé sur la demande de vingt Français honorables."

AVIS A NOS ABONNES.

Toujours soucieux de servir nos lecteurs avec ponctualité, nous serions très reconnaissants aux pers ones qui ne recevraient pas leur journal régulièrement, de nous prévenir au plus vite. Téléphoquez Main 3487.

CHEMINS DE FER.



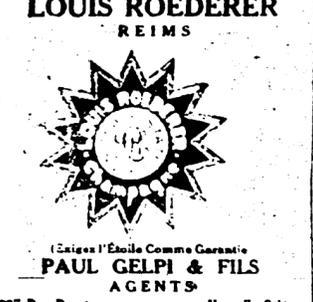
Le Train de New York

Quitte la Station Terminale à 7:30 P. M. DIRECTEMENT A la 32me rue et la 7me Avenue Un îlot de Broadway. Eclairé à l'Électricité. Excellent Service de Wagon Restaurant. "A La Carte" Bureau des Billets. 211 RUE ST. CHARLES. Dépôt: Station Terminale, rue du Canal PHONE MAIN 2308.

New Orleans Great Northern R.R.

EXCURSIONS (Trains de Plaisir) Tous les Dimanches A LA PAROISSE DE SAINT TAMMANY Le climat le plus salubre des États-Unis. Trains de plaisir à Bogalusa, "LA VILLE MAGIQUE DU SUD."

CHAMPAGNE LOUIS ROEDERER REIMS



27 Rue Decatur New-Orléans

WHITNEY CENTRAL NATIONAL BANK ET LA WHITNEY CENTRAL TRUST AND SAVINGS BANK Avec leur Capitaux Combinés, Surplus et Profits non divisés dépassent \$4,500,000

GEO. MASTAINICH Entrepreneur Electricien et Marchand d'Accessoires LAMPES "MAYDA" EN VENTE CHEZ NOUS 4611 RUE MAGAZINE Téléphone Uptown 977

Louisville & Nashville R. R. Co. La ligne la mieux équipée offrant le service le plus moderne de la Nouvelle-Orléans aux villes du Nord et de l'Est

D. MERCIER'S SONS Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales

CHARBONS W. G. COYLE & CO., Inc. 337 RUE CARONDELET PHONE MAIN 2126

F. A. BRUNET IMPORTATEUR DIRECT HORLOGER, BIJOUTIER, JOAILLIER 313 RUE ROYALE 313

SIROP ANGELL CONTER LA TOUX COQUELUCHE TOUX, RHUME, BRONCHITE, MALADIES DES POUMONS ET DE LA GORGE Préparé par DR. RICHARD ANGELL

Feuilleton de l'Abelle de la Nouvelle-Orléans

COMMENCÉ LE 12 JUILLET 1914

Fiançailles Tragiques ROMAN INEDIT

Par GABRIEL RECIT

(Suite)

Mais alors? La question était délicate, angoissante et sans réponse. Aussi sauta-t-il vivement de la voiture lorsqu'il ne fut plus qu'à quelques mètres de l'hôtel Principal. Avisant le garçon, très occupé, débordé par la multitude des voyageurs, il lui demanda: M. Vordenave est-il ici? Reconnaissant son interlocuteur, l'interpellé répondit: Non, monsieur... M. Vordenave n'est pas encore rentré. — Et vous ne pourriez pas me dire de quel côté il dirigeait ses pas en sortant de l'hôtel? Le garçon réfléchit un instant, rassemblant ses souvenirs: — Triple oui, que je suis... Mais avec ce turbin, j'avais tout oublié. — Oublié quoi? — Eh bien! voyez: Le monsieur dont vous me parlez se tenait toujours avant de prendre ses repas. Hier ma-

tin, il s'était attardé à visiter l'église qu'il trouvait très belle et je le croyais encore à cet endroit, mais à la vérité je ne l'ai pas vu descendre. Je ne l'ai d'ailleurs pas aperçu depuis sa querelle.

Sa querelle? riposta M. Durand en une subite appréhension d'inquiétude. — Oui, sa querelle, M. Lamblard a eu un entretien avec lui dans ses appartements, entretien qui aurait pu mal finir car ces messieurs étaient fort courroucés en se quittant. Il y a eu même des mots blessants échangés de part et d'autre.

— Que me dites-vous là? — La vérité, M. Lamblard est parti la menace à la bouche. Il a crié bien haut la phrase suivante que j'ai bien entendue: je le tuerais, je les tuerais tous les deux. — Et vous l'avez laissé partir? — Que voulez-vous que je fasse? J'ai pensé qu'ils parviendraient eux-mêmes à se calmer. Ils sont assez grands pour savoir ce qu'ils ont à faire. Ce ne sont pas des enfants, que diable. D'autre part, M. Vordenave est entré brusquement dans sa chambre et depuis ce moment je ne l'ai plus aperçu. J'avais assez d'occupations ailleurs.

M. Durand hésitait sur la conduite à tenir. Devait-il s'informer rapidement ailleurs et trouver une piste? ou bien convenait-il de pénétrer dans la chambre de M. Vordenave et chercher des traces, le fil d'Ariane qui semblait prendre un malin plaisir à se dérober constamment?

Tout en monologuant de la sorte, il montait l'escalier. Brusquement, la vérité jaillit en son cerveau.

— C'est cela, dit-il à mi-voix... les deux adversaires se sont rencontrés, les explications auront été plutôt pénibles; ils se sont provoqués et peut-être qu'à l'heure actuelle l'un d'eux n'est plus de ce monde. Pourvu que ce ne soit pas... — Quel nom allait-il prononcer? Il n'eut pas le temps de le formuler. Il entra sans frapper dans la pièce et il aperçut, rigide, étendu sur le dos, ne donnant plus signe de vie, M. Vordenave, son genou infortuné. La foudre tombant aux pieds de M. Durand ne l'eut

pas suffoqué davantage. Très péniblement, il bégaya: — Au secours! à l'assassin!

L'appel brutal, mystérieux, qui affola, fut entendu par le public. L'escalier fut aussitôt envahi par une multitude de curieux, promeneurs oisifs, amis de ce genre de spectacle. Le scandale attire toujours la masse, sans respect, sans pitié pour les douleurs secrètes.

Le patron et le garçon fendirent la foule et parvinrent les premiers dans l'appartement. Ils furent vivement impressionnés par le spectacle qui s'offrit à leurs regards stupéfaits: M. Durand, forcé sur le cou de M. Vordenave, attendait anxieusement le résultat de son épave.

M. Durand, dont le visage reflétait une douleur atroce, lancinante et bien compréhensible, se releva soudain. — Le cœur bat encore, dit-il, mais si faiblement que les pulsations sont à peine perceptibles. On porta le blessé sur le lit et avec toutes sortes de précautions on le déshabilla. Un mince filet de sang, déjà coagulé, avait coulé sur sa poitrine. Un trou imperceptible indiquait le passage d'une balle de très petit calibre; les chairs, tuméfiées, brûlées et noires atestaient que le coup avait été tiré à bout portant. Vu l'exiguïté de la pièce, il ne pouvait d'ailleurs en être autrement.

Le patron de l'hôtel, encore que très ému, ne perdit pas la tête. Rapidement, il donnait des ordres: — Qu'on aille chercher un médecin, la police; il faut que la justice suive son cours.

Au dehors, la foule grossissait considérablement; les promeneurs, prévenus par la rumeur publique, se ruaient vers l'endroit tragique. Tout le monde savait qu'un crime avait été commis. On connaissait très peu la victime, mais en revanche la multitude ne se mettait guère en frais d'imagination. Ayant suivi pas à pas toute l'intrigue, la voix populaire murmurerait tout bas le nom de l'assassin. Meurtre d'amour, disait-on; et toutes les sympathies allaient malgré tout vers celui qui, pour l'amour d'une jolie fille, avait tué son rival.

Car pour la foule, cette formidable puissance anonyme, qui canalise tous les racontars, qui présepte impitoyablement toutes les accusations, trop souvent, hélas! à la légèreté, il n'y avait pas de doute possible: l'assassin était Etienne.

Jouant des coudes avec dextérité, se frayant difficilement un passage au milieu de cette mer humaine, un homme monta rapidement l'escalier et se présenta: — Je suis le docteur Pèrès, de Bordeaux. De passage dans la localité, j'apprends qu'un meurtre vient d'être découvert. Je me mets à votre disposition pour l'examen du blessé en attendant les constatations judiciaires.

On accepta avec empressement la collaboration du docteur dont l'arrivée se était si opportune.

Après un examen rapide, superficiel, il satisfait l'interrogation muette des assistants. — Le blessé n'est pas mort, mais il n'en vaut guère mieux. Je crains une hémorragie interne. Il doit y avoir près de deux heures que cet homme est tombé sous les coups de son agresseur, et en l'absence de tous soins immédiats une issue mortelle est possible, sinon probable.

Et le disciple d'Esculape ajouta: — A-t-on au moins prévenu la justice? — C'est fait, certifie le garçon. Le garde champêtre a télégraphié à Lesparre, au parquet. Ces messieurs vont se mettre en route. Les autorités de Saint-Estèphe sont également prévenues et avant une heure l'enquête pourra être rapidement poussée.

L'enquête? — Ce mot jeté à l'improvise résonna lugubrement à l'oreille de M. Durand! On allait donc connaître les dessous mystérieux de cette tragique histoire, étaler devant les envieux et les jaloux l'odyssée malheureuse des amours de sa fille. Et la population mise au courant des moindres détails de l'intrigue qualifierait durement ses actes, son avarice sordide, sa sècheresse de cœur, car c'était uniquement à cause de ses désirs de lucre, de son penchant immodéré pour la richesse que le crime avait été commis.

La suite à dimanche prochain.